

INTERVENTION

Charles-Henry DUBAIL

Président de Victoires
Éditions



▼
“Lorsqu’ils parlent de développement durable, beaucoup d’acteurs glissent très vite vers la question de l’environnement. Ce sont aussi des questions de santé”
▲

Nous sommes dans un des quatre ateliers sur les valeurs moteurs de changement intitulé : “L’environnement”.

Je suis Charles-Henry DUBAIL, je dirige “*Environnement Magazine*” depuis 1987. J’ai fait évoluer “*Environnement Magazine*” en essayant d’être un peu moteur de l’information sur ces questions d’environnement, cela depuis maintenant plus de quinze ans. J’ai donc en tête de nombreux exemples qui montrent les paliers, les évolutions de l’environnement durant ces quinze dernières années, et la conscience des questions environnementales et de leurs évolutions qui n’a cessé de grandir dans l’opinion publique.

Serge Orru, vous êtes des Amis du Vent, organisateur du Festival du Vent, vous avez mené plusieurs opérations dont nous allons parler.

Guillaume JOUËT, directeur de la communication des Ciments Calcia.

Lorsqu’on m’a demandé d’animer ce débat sur les valeurs moteurs du changement en environnement, j’étais quelque peu gêné car je suis de ceux qui pensent que l’environnement a, dans une très large mesure, enfanté le développement durable. Nous retrouvons dans ce der-

nier concept les questions que nous nous posions sur l’environnement dans les années 85-90, comme par exemple les problèmes de délimitation de l’environnement, de pérennité, de savoir qui sont les véritables acteurs et leur implication, l’impact du rapport Brundtland, du sommet de Rio, etc.

J’ai donc vraiment l’impression que l’environnement est aujourd’hui le moteur principal du développement durable. Cependant, peut-être cette image étouffe-t-elle un peu le développement durable, comme l’image du père peut étouffer celle du fils. C’est une vraie question. Lorsqu’ils parlent de développement durable, beaucoup d’acteurs glissent très vite vers la question de l’environnement, car ce sont pour eux des questions de dépollution, de comportement social et sociétal. Ce sont aussi des questions de santé. Un autre atelier est d’ailleurs consacré à la santé et un troisième à la solidarité locale. Questions que nous traitons également dans “*Environnement Magazine*”.

En 1990, lorsque nous avons changé le titre de la revue pour devenir “*Environnement Magazine*”, nous nous sommes vraiment demandé jusqu’où nous devons aller. Pour l’anecdote, j’ai créé en 1992-1994 une association de la Presse européenne de l’environnement qui s’appelle *the European Environmental Press (EEP)*. Il était amusant de constater que les magazines du Sud s’appelaient tous plus ou moins “*Ambiante*” et ceux du Nord s’appelaient milieu, *Miljo*, etc. En fait, une des définitions de l’environnement est l’étude du “milieu ambiant”, vous avez ainsi le nom complet de ce qui est utilisé en Europe, comme par exemple *Umwelt* en allemand et toutes ses déclinaisons ; c’est le monde qui est

“Je suis de ceux qui pensent que l’environnement a dans une très large mesure enfanté le développement durable”

autour de nous, le milieu ambiant. Nous sommes donc vraiment dans l'environnement sur les questions de milieu ambiant, de monde qui nous entoure et c'est là le cœur de l'étude d'un développement durable.

La question du débat de cet atelier est : *“L'environnement comme moteur”*. Il est clair pour moi que l'environnement est aujourd'hui le moteur principal du développement durable. Le sera-t-il demain ? Peut-être pas, et c'est une vraie question.

L'an dernier, j'avais présenté ici un indice que nous avons monté sur *Environnement et Stratégie* et, chaque semaine – certains s'en souviendront peut-être-, nous avons analysé, sur une base d'informations mondiales de 5 000 médias, chaque article comportant les mots “développement durable”, et dans l'article quel était le mot le plus associé à ces termes.

Nous avons volontairement enlevé le mot “économie” car il revenait extrêmement régulièrement puisque le développement durable est, principalement dans les pays anglo-saxons, non pas synonyme d'économie mais vraiment dans la sphère économique.

“L'environnement arrivait bien avant les autres thèmes. Le social arrivait en second”

Nous avons constaté que “environnement” arrivait bien avant les autres thèmes. Le social arrivait en second et nous avons deux autres sous-thèmes qui étaient “éthique” et “parties prenantes”, les *stakeholders* ; ces derniers étaient bien en-deçà mais malgré tout présents. Sans refaire l'analyse – bien que ce soit toujours d'actualité car nous l'avons encore mesuré-, nous avons remarqué l'an dernier que, lorsque les questions d'environnement étaient traitées, les questions du social ne l'étaient pas ; en statistique, en moyenne. Lorsque le thème “environnement” augmentait dans la question du développement durable, le thème social descendait. Par ailleurs, nous avons constaté que “éthique” et “*stakeholders*”, étaient régulièrement parallèles. La consultation, transparence, sont des questions de comportement éthique. C'était relayé de cette façon, à partir d'une base médias.

Nous avons remarqué plusieurs autres choses : les médias qui relayaient les questions du développement durable étaient principalement des médias économiques, comme l'Agence Reuter, et des médias de pays en voie de développement comme Africa News, car ceux-ci trouvaient peut-être, dans ces questions de développement durable, une possibilité de sortir la tête de leurs problèmes récurrents.

Enfin, les termes d’“environnement” et de “développement durable”, formant l'environnement est la moitié de l'indice, venaient principalement des organisations publiques et d'origine publique, qu'elles soient d'ailleurs nationales ou internationales. C'étaient des comportements publics et des événements organisés pour cela. Nous étions – il faut le préciser – dans la préparation de Johannesburg, avec plusieurs sommets comme celui de Bali, du Mexique, etc., donc une série d'événements qui portaient le concept de développement durable.

Le développement durable se nourrissait et se nourrit de ces trois ou quatre critères, mais il est vrai que l'environnement est présent et très fort, et ce pour trois raisons :

- d'abord les lois étaient créées pour l'environnement et c'est sur ce thème que la réglementation se construit depuis 1976 principalement ;
- ensuite, parce que la volonté d'une meilleure santé est immuable – nous l'évoquerons car la salle voisine en parle – et que la pression de la santé sur

“Parce que la volonté d'une meilleure santé est immuable”

l'environnement ne cesse d'augmenter. Cela pousse notamment les industriels, par des réglementations sur les dépollutions, à baisser leur taux de pollution. Donc, la question de la santé de l'individu, notion plutôt environnementale est au cœur du débat sur le développement durable ;

– enfin, ces derniers temps, la tendance à l'éclatement de la notion d'intérêt général a influencé fortement les débats. Après la guerre, durant les 30 Glorieuses, cet intérêt général avait porté la faisabilité des grandes infrastructures. Cet éclatement a commencé à la fin des années 70 et au début des années 80. Je travaille dans un très ancien magazine et nous avons exhumé un article de 1978 relatant les affrontements contre le passage de certaines autoroutes, que nous empruntons tous aujourd'hui pour ceux qui ont une voiture. Le titre prémonitoire était : *"Ces infrastructures dont personne ne veut"*.

Cet intérêt général a aujourd'hui fait place à une communauté locale, un intérêt local. Cela ne veut pas forcément dire de l'individualisme mais un comportement plus communautaire sur des défenses locales, des paysages, de l'environnement.

**“Cet intérêt général
a aujourd'hui fait place
à une communauté locale,
un intérêt local”**

Ces trois pressions : les lois qui réglementent et, plus récemment, les directives européennes, le besoin de santé et l'avancée médicale sur les origines des maladies et des infections, et la troisième, ce glissement de l'intérêt général vers un comportement plus local, font que l'environnement a toujours été sous pression. Cette pression maintient la grande activité de ce secteur en termes de nouvelles technologies, de management, de tissu associatif qui est toujours aussi présent et fort, tout ceci, amenant la sphère publique, comme nous le voyons dans les indicateurs, à être le moteur du développement durable mais aussi des questions d'environnement.



Guillaume JOUËT représente vraiment une industrie, un industriel, qui par les trois critères que j'ai donnés, l'installation classée, les pressions locales et la santé, a été obligé très tôt, en tout cas plus tôt que les autres, de résoudre son problème de production, en tant que cimentier, en faisant, inventant d'une certaine manière des méthodes de concertation "général" du développement durable.

INTERVENTION

Guillaume JOUËT

Directeur de la communication de Ciments Calcia



Je souhaite simplement dire pourquoi l'environnement constitue un excellent levier vers le développement durable et faire deux ou trois remarques. Je veux dire tout de suite qu'il ne s'agit pas ici de faire de l'angélisme : si les industries lourdes comme les nôtres ont commencé assez tôt à se soucier d'environnement, c'est peut-être parce qu'elles se trouvaient dans des situations très délicates, énormément contestées, et ce, pour des raisons très simples et très claires : nos industries sont très polluantes et la prise en compte de l'environnement est en fait une question de survie. En effet, nous touchons à l'intégrité du territoire en exploitant des carrières, nous faisons du bruit en fonctionnant 24 heures sur 24, nous avons d'importantes émissions atmosphériques et notamment du CO₂. Nous ne savons d'ailleurs pas faire autrement : pour faire très simple, produire du ciment c'est en particulier extraire le CO₂ de la roche naturelle que nous exploitons.

Il est donc indéniable que ces impacts – et d'autres encore – font que l'environnement constitue indéniablement une priorité pour nous.

Pendant une période assez longue, l'ensemble de ces nuisances était assez tolérable pour la population locale et les territoires sur lesquels nous étions implantés. L'apport économique et social de notre activité à ces territoires compensait largement les nuisances environnementales, non seulement pour l'économie locale mais aussi pour les relations avec la population car nous employions cinq fois plus de salariés qu'aujourd'hui. Nous avons en effet externalisé un certain nombre de fonctions qui ne constituent plus notre cœur de métier, et la modernisation des installations a fait le reste : le lien traditionnel qui existait avec les populations locales s'est ainsi progressivement distendu.

Dans une entreprise comme la nôtre, il a véritablement fallu prendre les choses à bras le corps et, pour cela, il faut de vrais engagements, pas seulement des mots. On a pu observer une remise en cause progressive de nos activités : ainsi à la fin des années 80, dans un territoire où nous étions implantés depuis environ 75 ou 80 ans, les leaders d'opinion locaux ont décidé d'axer le développement du territoire dans un sens contradictoire à notre intérêt, c'est à dire la création du PNR du Vexin. C'est un réel traumatisme dans un monde d'ingénieurs qui a toujours su, cru et pensé qu'au fond, nous faisons bien notre métier, qu'il était indispensable et, de ce fait, qu'il était légitime en soi. Ce type d'événement a permis à chacun de réaliser que plus rien ne serait à nouveau comme avant...

Prendre en compte et utiliser l'environnement comme un levier est pour nous assez simple, car cela a donc une signification concrète : c'est une question de survie. Il a fallu véritablement transformer la manière de concevoir notre métier en intégrant la préoccupation environnementale. Je ne vais pas lister tout ce qui a été fait, mais on peut notamment citer la formation des salariés, le changement des mentalités et de la manière dont ils travaillent ; c'est considérable et 100 % du personnel a reçu une formation à ces questions.

Autre exemple : même si la certification ISO 14001 n'est pas une fin en soi, c'est quand même une bonne façon de transformer l'organisation par le management de l'ensemble des impacts environnementaux ; tous nos sites sont certifiés depuis quelques années, mais le

▼
“Prendre en compte et utiliser l'environnement comme un levier : c'est une question de survie”
 ▲

point essentiel, la vraie mesure d'un engagement dans une industrie comme la nôtre, c'est le niveau des investissements consentis pour améliorer les performances environnementales. Lorsque nous parlons d'investissements, pour améliorer très légèrement nos performances environnementales, on parle en fait de plusieurs dizaines de millions d'euros. C'est, en l'occurrence, extrêmement concret.

Environnement est pour nous un excellent levier, d'autant plus facile à activer que c'est un enjeu fondamental pour notre activité. C'est désormais plus qu'une intuition collective, c'est un objectif partagé tant dans l'entreprise que dans la vie privée de nos salariés.

Ce n'était pourtant pas aussi simple au départ, et la première action lancée pour mobiliser l'ensemble des salariés, et donc aussi les directeurs d'usine, pour qu'ils prennent conscience des problématiques environnementales liées à notre industrie, était de faire des photos aériennes des sites. En fait, pendant des décennies, on appelait Gargenville-la-Blanche, Beffes-la-Blanche, Cruas-la-Blanche, les villages qui accueillait nos installations à cause de la couleur des toits des maisons ; nous dispersions tellement de poussière autour de nos cimenteries que cela avait de tels impacts. Les premières actions pédagogiques menées ont été de ce type, c'est-à-dire prendre des photos aériennes pour que les salariés, les directeurs d'usine soient placés dans des perspectives qu'ils ne connaissent pas, qu'ils voient leur outil industriel d'une autre façon que la plus banale, celle de l'entrée de l'usine quand ils s'y rendent chaque jour. Ils n'ont pas cette vision. C'est un levier facile et efficace, car cela permet une compréhension partagée des enjeux.

Pour terminer, car il faut privilégier les débats à suivre. Je vais faire quatre remarques.

– L'environnement peut donc être un levier fort, si c'est un véritable enjeu. C'est, pour nous, clairement une priorité financière et une préoccupation de nos parties prenantes.

– Le deuxième point – nous en avons parlé avec Anne-Marie SACQUET précédemment – est de ne pas opposer environnement et développement durable. J'entends souvent : "En fait, ce que vous faites, c'est de l'environnement mais pas du développement durable". Cette façon de dire que l'environnement constitue un engagement moindre est ridicule. Avant de se gargariser avec l'idée du développement durable comme beaucoup le font, il me semble indispensable de hiérarchiser les priorités et de prendre ses responsabilités en fonction de celles-ci. Dans notre cas, l'environnement et surtout sa prise en compte concrète constitue le signe le plus visible d'une conception "durable" de notre activité.

– Ensuite, il existe pour les entreprises un levier que nous n'évoquons pas souvent parce que c'est tabou, mais la sanction constitue un levier fondamental. De nombreuses entreprises n'auraient finalement jamais bougé sur ces sujets sans des sanctions lourdes. Les sanctions peuvent être de différents ordres : juridiques, financiers en cas de dégâts sur l'environnement, mais peut-être aussi de réputation ou d'interdiction d'opérer. Dans notre cas, j'évoquais ce territoire qui a organisé son développement dans une autre direction, c'est-à-dire que nous ne pouvions plus exploiter à cet endroit, ou alors il fallait tout changer. C'est donc aussi une sanction sur la liberté d'opérer. C'est la motivation principale pour les industriels, sauf pour certains patrons qui peuvent être assez visionnaires sur ces questions ; ils ne fonctionnent heureusement pas tous à la sanction !

– Le dernier point, qui ne concerne pas que l'environnement, est celui de la concertation. Pour ceux qui connaissent notre entreprise, cela fait partie des choses qui ont été menées assez

“C'est désormais plus qu'une intuition collective, c'est un objectif partagé”

tôt, depuis longtemps, de manière permanente et assez originale. Mais ce n'est pas, non plus, le sujet de cet atelier. C'est vraiment, pour nous, la meilleure manière de redéfinir en permanence nos responsabilités par la confrontation des points de vue, dans un véritable rapport de force entre l'industrie et ses parties prenantes. La relation entre nos parties prenantes et nous nous permet de définir où se positionnent nos responsabilités et clairement, toutes nous disent que c'est sur l'environnement qu'il faut que nous nous améliorions.

“La relation, entre nos parties prenantes et nous, nous permet de définir où se positionnent nos responsabilités”

Charles-Henry DUBAIL

Vous voyez que c'est la pression sur des questions d'environnement qui a amené les Ciments Calcia à avoir un meilleur comportement. On peut toujours mieux faire, mais c'est l'un des exemples comportements qui soient. Il est clair que la concertation mise en place par les Ciments Calcia, et maintenant par les cimentiers en général, est un pas de plus vers le développement durable ; et le levier environnement dans le concept de développement durable est très fort.

Dans un autre secteur, une autre sphère, plus associative, Serge ORRU a créé en 1992 le Festival du Vent qui se tient à Calvi et attire plus de 40 000 personnes. Est-ce que le levier ludique est très fort, d'avoir le vent comme thème, c'est plus que les énergies éoliennes ? Cela va bien au-delà d'ailleurs, ce sont plutôt des idées nouvelles. Pouvez-vous nous parler de ce que vous avez pu faire et du moteur que représente le Festival du Vent dans le développement durable ?

Serge ORRU



Bonjour. Le Festival du Vent a été créé en 1992. Nous sommes donc une association, *Les Amis du Vent*, qui compte aujourd'hui presque un millier d'adhérents. Nous avons voulu créer un événement pluridisciplinaire qui puisse allier la science, l'art, le sport, l'écologie, les droits humains, les inventions, bref un caravansérail de passionnés. Il est vrai que le symbole du vent représente la transparence, la pollinisation des idées ; c'est l'avoir avec ou contre soi, c'est s'adapter, c'est aussi le fait que le vent n'a pas de frontière et, philosophiquement, nul ne peut le mettre en cage. Cette notion de liberté nous convient.

C'est bien de rêver d'un monde meilleur ; l'actuel, nous le savons, ce monde marche souvent à l'envers. Comment réfléchir à la manière le remettre à l'endroit ? Ce n'est pas un événement qui a la prétention de le faire, quoique sur notre dernière affiche il y ait un petit clin d'œil avec une éolienne aux pales à l'envers. Mais, comme vous le savez, il n'y a ni bas ni haut dans l'espace, c'est un clin d'œil à ce monde à l'envers qu'il faut remettre à l'endroit.

Depuis treize ans, nous invitons à Calvi environ 700 personnalités de ces mondes que je viens de citer. Ces personnes viennent toutes sur le principe du troc, qu'ils soient cosmonautes, des personnalités connues, chanteurs de rock ou animateurs d'enfants. Ce festival s'adresse aux adultes et aux enfants auxquels un espace très important est réservé et nous l'appelons "*Têtes en l'air*". Cet événement mobilise 140 animateurs chaque jour, durant neuf jours, ce qui est long. Réunir 40 000 personnes représenterait, en région parisienne ou sur le continent, une manifestation accueillant des millions de visiteurs.

Cet éclectisme n'est pas un "fouillis". Il est lié à un caravansérail de passionnés qui peuvent se parler pour vivre un antagonisme, y compris dans la diversité, dans le pluralisme de pensées.

▼
“Nous avons voulu créer un événement pluridisciplinaire qui puisse allier la science, l’art, le sport, l’écologie, les droits humains, les inventions, bref un caravansérail de passionnés”
 ▲

Nous sommes en Corse, un pays qui est une île, donc entourée de mer. C’est un pays dont vous entendez souvent parler, avec nos problèmes détonants... C’est un vrai problème de république et de démocratie, ce n’est pas le lieu pour en parler. Notre envie de créer ce festival vient peut-être de là, de cette envie de dire que nous pouvons respecter la différence, ne pas être indifférent devant l’indifférence, la différence des uns et des autres.

Au travers de cet événement ludique et éducatif, avec une très importante densité d’activités... Nous passons du théâtre de rue à la conférence, de la conférence à l’atelier enfants, de l’atelier enfants à une galerie d’art contemporain, des expositions, des plasticiens, du mouvement dans l’air avec des ballons dirigeables, des parapentes, des planeurs, etc. Nous voulons célébrer le mouvement, le mouvement dans les airs, dans les têtes. Notre rêve est d’implanter un Festival du Vent par continent. Il n’est question que de la Corse mais, soyons précis, je suis d’origine sarde et sicilienne, né en Tunisie, mais à l’activité profondément civile et citoyenne en Corse, mais également sur le continent puisque je travaille dans la capitale.

Vous voyez, dès que j’évoque la Corse, l’affectif me fait perdre le fil conducteur !

Au travers de l’éclectisme jovial, intergénérationnel, civil et citoyen, nous menons donc des activités, des actions toute l’année. Durant neuf jours, nous proposons massivement cette pluridisciplinarité, cet échange, cette transmission du savoir à ces milliers de visiteurs.

Outre implanter un Festival du Vent par continent, notre rêve est de transformer les forts de Calvi en centres culturels de rencontres. Pourquoi pas ? Cela nous permettrait d’avoir une pérennité, car un élément de ce type est quand même un budget de près de 1,3 M€. Cela représente 20 % de subventions institutionnelles, mais tout le reste est une immense “débrouillardise” et ainsi, chaque année, nous déplaçons la montagne et nous essayons d’atteindre un cap sans jamais être sûrs d’y parvenir. C’est extrêmement précaire, quand bien même le festival a aujourd’hui sa légitimité..

Par ces actions, nous avons pu travailler sur les dons d’organes, les langues minoritaires et sur différentes choses. On pourrait nous reprocher cette “bouillabaisse” intellectuelle, philosophique, mais nous la revendiquons et nous aurions pu appeler ce Festival du Vent, tout simplement le Festival de la Vie.

En 1999, nous avons lancé une action qui s’appelle “Halte aux sacs plastiques”. Nous aurions pu dire simplement “Halte au plastique”...

Nous avons visualisé les lipomes de la société de consommation, le sac à usage unique, avec plus de 17 milliards de sacs distribués. Pendant trois ans, nous avons diffusé dans les médias. Puisque la Corse est

“Nous avons visualisé les lipomes de la société de consommation, le sac à usage unique, avec plus de 17 milliards de sacs distribués”

un territoire insulaire, nous avons rapidement une proximité avec les médias, la population et les décideurs. C’est d’ailleurs une des raisons des succès de l’opération. Nous avons donc pu communiquer avec les jeunes et les adultes. Pourquoi prendre une matière première qu’est le pétrole, dont nous savons qu’elle va se tarir ? Pourquoi l’intelligence humaine en a fait, en une seconde, un sac très utile puisqu’il est rentré dans nos comportements, nos habitudes ? Lorsque nous partons en vacances, nous y mettons nos chaussettes, notre linge sale et nos chaussures, nos poubelles, nos déchets, etc. Nous utilisons

▼
**“Un dauphin s’est
 échoué et son autopsie
 a révélé des sacs
 plastiques dans son
 abdomen”**
 ▲

ce sac en faisant les courses et nous le jetons immédiatement. Il part alors à la décharge, à l’incinérateur, à la mer, dans le maquis ou dans les forêts. Nous connaissons bien les dégâts incommensurables que cela entraîne.

La semaine dernière, à Calvi, un dauphin s’est échoué et son autopsie a révélé des sacs plastiques dans son abdomen ; nous avons vu la même chose en Afrique. Voici deux ans, j’ai vu ressortir un bloc, pratiquement un rocher de sacs plastiques dans la baie de Calvi. En fonction des turbulences et des courants marins, ils se sont agglomérés, solidifiés et ils sont ressortis.

Dans le domaine de l’environnement nous n’obtenons jamais ou très peu de résultats.

Charles-Henry DUBAIL Enfin, des résultats qui soient quantifiables...

Serge ORRU Des résultats visibles. Je me souviens d’un directeur de supermarché qui retrouvait ses sacs rouges dans le maquis. Un jour où j’étais présent, il se promenait avec ses amis qui voyaient ces sacs rouges et il se faisait “chambrier”. Il a proposé la solution, non pas de supprimer les sacs plastiques, mais de changer la couleur des sacs rouges et de donner des sacs verts ! (Rires.)

Cela a cheminé dans ma tête et, un jour, nous avons dit : “*Halte aux sacs plastiques !*” Ensuite, nous avons pensé que la substitution du sac plastique serait formidable, car notre culture cinématographique nous renvoie aux sacs “papier” américains, à Woody Allen. Nous nous sommes rendu compte que c’était une bêtise car l’empreinte écologique d’un sac papier est supérieure à celle d’un sac plastique ordinaire ! Puis, nous avons trouvé le mater-bi, le biodégradable, l’amidon de maïs ajouté à du polymère. Nous avons découvert le sac dégradable, l’EPI, qui est une véritable catastrophe, c’est un sac fragmentable qui se dégrade sous l’action de la photosynthèse. Pour qu’il se fragmente, il faut ajouter un pesticide au polymère. Nous aurons donc des confettis de plastique durant plusieurs années. Et surtout en mer, il ne peut pas se décomposer, ni même se fragmenter.

Alors, avec les élus, avons fait pression à l’Assemblée de Corse. Nous avons fait du lobbying. Je suis conseiller économique, social et culturel, nous avons déposé une motion, mais c’était de l’incantation. À l’Assemblée de Corse, des amis ont déposé une motion demandant l’interdiction des sacs plastiques. La grande distribution a alors compris qu’il fallait réagir. Nous avons eu la chance d’avoir, dans la grande distribution, une personne qui, plutôt que de résister, a dit : “*Que fait-on ?*”

Nous avons donc fait un référendum pour proposer un sac cabas, type “Leclerc”, vendu 1 € à vie, échangeable à vie, dans toutes les enseignes de supermarchés de l’île, toutes enseignes confondues. Chose exceptionnelle, il s’est produit une unité dans la grande distribution en Corse. Mais, comme vous le savez, cette unité ne s’est pas décidée à Ajaccio ou à Bastia, mais sur le continent, dans les états-majors de la grande distribution.

L’Office de l’Environnement a joué le jeu et, en mai. Ainsi, les belles histoires existent car, depuis le 1^{er} août 2003, les sacs plastiques ne sont plus proposés dans les supermarchés en Corse.

**“L’empreinte écologique
 d’un sac papier est supérieure
 à celle d’un sac plastique
 ordinaire !”**

“Nous avons donc réduit de 80% la distribution des ces sacs. C'est un résultat visible”

Nous avons donc réduit de 80% la distribution des ces sacs. C'est un résultat visible, car si vous êtes allés en Corse cet été, vous avez dû vous rendre compte, comme les pêcheurs, les chasseurs et ceux qui se baladent dans l'île, qu'on en voit moins. Certes, les petites surfaces ou les magasins de bricolage continuent à en fournir mais puisque nous avons obtenu un résultat, nous proposons alors d'autres actions et cela provoque une émulation.

Avec le WWF et Thierry KAZAZIAN d'O2 France, nous avons proposé une campagne intitulée “*Du jetable au durable*”. Finalement, le concept de dire “Halte aux sacs plastiques” est de refuser cette civilisation du jetable dans laquelle nous sommes tous. Si nous analysons ce que nous jetons dans une journée, moi le premier, c'est considérable, même si je fais des efforts aujourd'hui, et j'ai intérêt car mes enfants me disent : “Papa...”

Charles-Henry DUBAIL Effectivement, les résultats sont probants et objectivement quantifiables. Est-ce que cela va vers le développement durable ? Est-ce un résultat d'environnement ou est-ce un comportement de durabilité ?

Serge ORRU C'est vraiment une question de sémantique.

Charles-Henry DUBAIL Ce n'est pas une question de sémantique.

Serge ORRU Je la sens comme telle, et elle est importante. Si vous me parlez de développement durable, je vous réponds développement viable comme les Québécois. Avoir une action qui marche, pouvoir la propager, comme celle des sacs plastiques où nous passons du jetable au durable, serait de dire maintenant que toutes les îles du monde doivent dire “Halte aux sacs plastiques”, même si nous savons que c'est la terre entière qui est une île dans l'infini de l'univers.

“C'est la terre entière qui est une île dans l'infini de l'univers”

Dans les territoires où les décideurs vont en vacances, où ils se retrouvent entre eux en famille, avec leurs amis, ils ont envie de propager les bonnes choses qu'ils voient. Ils se

“Halte aux sacs plastiques dans les îles, mais il y aura d'autres mouvements”

dissent : “*En Corse, nous avons réussi à supprimer les sacs plastiques*”. C'est une réduction du déchet à la source, cela convient aux actions du développement durable,

aux actions environnementales et souscrit à ce que j'appelle le développement viable.

Donc “Halte aux sacs plastiques” dans les îles, mais il y aura d'autres mouvements. Les sacs plastiques représentent en France 120 M€. Je propose à la grande distribution de dire “Halte aux sacs plastiques” et de partager ces 120 M€, moitié pour le magasin, moitié en aide à des actions environnementales.

Une intervenante Il existe déjà une démarche dans ce sens ; sur le continent, la grande distribution les distribue maintenant de façon limitée et non plus anarchique.

Serge ORRU Ainsi, grâce à cela, la FCD, la Fédération du commerce et de la distribution, a décidé de réduire cette distribution. Nous avons fait du bruit, nous les rencontrons. Nous voyons les

plasturgistes, je leur “casse les pieds”, mais nous arrivons à discuter ensemble, de manière civile et courtoise, même si nous sommes en total désaccord sur le sac fragmentable. Nous discutons avec la grande distribution pour une réduction, car ce qu'ils ont proposé n'est pas suffisant.

Mais, comme le disait Victor-Hugo ESPINOSA tout à l'heure : “À nous de leur mettre la pression”, nous, citoyens, associations, institutions. C'est de la logique. Ce monde marche à l'envers.

Charles-Henry DUBAIL Alors, tentons de répondre à l'endroit. Nous allons passer directement la parole à Anne-France DIDIER.

Anne-France DIDIER Cela illustre extrêmement bien un concept que nous avons développé dans la DIREN, avec un ensemble de partenaires. Vous allez d'ailleurs le découvrir puisque nous n'avons pas fait de propagande. Nous avons essayé de témoigner sur la question du changement culturel : “*Développement durable, quel changement culturel ?*” Ce que vous dites montre bien comment l'environnement peut être un objet de changement car il donne du sens à l'action personnelle. Que ce soient vos amis Corses, du chef d'entreprise jusqu'au consommateur, voire les touristes comme nous qui sommes venus en bateau et ensuite qui avons fait nos courses, cela nous engage tous, individuellement, vers un acte propre et citoyen, qui nous valorise et nous rend meilleurs.

Une des théories que nous avons développée dans ce séminaire est que, finalement, étant rendus meilleurs, nous nous changeons nous-mêmes. Nous adoptons d'autres valeurs que nous diffusons, car nous en sommes fiers et nous sommes fiers que nos enfants, nos amis les portent. Nous sommes tout contents d'avoir fait cela, nous le propageons et, progressivement, cela devient une valeur durable imprégnée en chacun d'entre nous. De plus, cette valeur va entraîner d'autres modes de fonctionnements durables car, après avoir pris son cabas – toujours le même sac – pour aller faire les courses, nous prendrons alors moins systématiquement la voiture. Nous allons diffuser cette idée.

Ce qui est vraiment sympathique c'est que votre démarche associe, si je comprends bien, le politique, le citoyen, donc les familles, les enfants, les parents, les touristes aussi. Effectivement, nous pouvons nous demander pourquoi ne pas le faire à Marseille ?

▼
“Développement durable, quel changement culturel ?”
 ▲

Serge ORRU Le 1^{er} août 2003, l'année dernière, c'est passé vraiment comme une lettre à la poste, sans problème.

Anne-France DIDIER C'est donc un vrai vecteur de changement parce que cela imprègne chacun de nous dans cette valeur, ce comportement et l'image que l'on a de soi.

Charles-Henry DUBAIL Cela a pris une tournure générale et, d'ordinaire, ces évolutions de comportement ne reviennent jamais en arrière. Nous l'avions vu, par exemple, à la fin des années 80 et début 90, avec des études réalisées sur le verre. C'était alors le premier geste. C'est un peu préhistorique, mais ceux qui, à l'époque, ont commencé à trier le verre ne sont jamais revenus en arrière.

“Ceux qui, à l'époque, ont commencé à trier le verre ne sont jamais revenus en arrière”



Anne-France DIDIER Il faut préciser qu'à l'époque cela servait à financer la recherche contre le cancer !

Charles-Henry DUBAIL Oui, effectivement, mais je ne voulais pas lever le débat. Cela a généré une polémique. Était-ce une communication appropriée ? Mais il fallait faire un geste.

Anne-France DIDIER C'est ce qui était ambigu.

Charles-Henry DUBAIL Oui, il y avait au départ beaucoup d'ambiguïté, comme si le désir de protéger l'environnement n'était pas suffisant pour amener à faire un geste.

Anne-France DIDIER Cela interpelle les valeurs et le sens.

Notre gros problème est qu'il s'agit d'un débat de communication que nous pourrions traiter ici, mais beaucoup de choses ont été écrites à ce sujet.

Anne Marie SACQUET Oui, je voulais juste revenir sur ce qu'a dit Guillaume. Il n'existe absolument pas d'antagonisme ni de compétition entre environnement et développement durable. Je disais ce matin que le développement durable n'est pas un catalogue de procédures environnementales, cela ne suffit pas, en tout cas. Bien entendu, dans tout projet de développement durable nous avons ce besoin de respect de l'environnement, d'intégrité environnementale, c'est évident.

Il me semble cependant que, dans l'exemple cité par Serge, nous allons finalement bien au-delà d'une démarche qui vise à préserver l'environnement. C'est une campagne qui a également permis de catalyser un besoin d'actions individuelles et collectives, un peu hors normes, notamment de réussir à mettre d'accord différentes enseignes, surtout connaissant un peu le milieu de la grande distribution. Ce sont des challenges que nous remportons car nous avons envie d'autres choses, que ne perpétuent pas un certain nombre de comportements et de modes de développement. C'est tout cela, le développement durable.

Cela se traduit forcément par des actions, sinon cela ne vaut rien, qu'il s'agisse d'environnement ou de développement durable. En l'occurrence, l'action est "Halte aux sacs plastiques", mais cela nécessite beaucoup d'énergie, de capacités de conviction et de remise en cause d'un certain nombre d'inerties ou d'habitudes de consommation. C'est ce mouvement qui est porteur de changements. Nous pouvons, malgré tout – notamment la Parisienne que je suis-, nous demander si l'environnement seul est capable de faire bouger

▼
“Nous pouvons nous demander si l'environnement seul est capable de faire bouger des populations, de susciter de véritables mutations de modes de vie”
 ▲

des populations, de susciter de véritables mutations de modes de vie. Nous voyons bien avec quelle difficulté nous remettons en cause la voiture dans la ville, malgré des impacts environnementaux visibles par tous.

Environnement et santé, sur de nombreux sujets, sont des valeurs jumelles. J'ai l'impression qu'il faut peut-être davantage argumenter – puisque nous parlons de communication-, articuler les arguments environnementaux et sanitaires beaucoup plus finement pour arriver à des mutations difficiles, notamment en matière de transports.

Charles-Henry DUBAIL

Il n'existe effectivement pas d'opposition entre environnement et développement durable. Ce que disait Guillaume était, plus ou moins, comment faire de l'environnement notion qui apparaît souvent un peu comme "ringarde" pour celui qui a une vision non durable. Mais il existe de nombreuses oppositions au sein même du développement durable, ou plutôt des questions qui se posent : la santé, c'est l'individu face aux pollutions, c'est plus global. Il existe une apparente opposition entre le local et le global, ce qui génère des freins aujourd'hui. Il est vrai que la pression de la santé sur l'environnement est telle que cela amène à passer ces caps.

“Il existe une apparente opposition entre le local et le global, ce qui génère des freins aujourd'hui”

Victor-Hugo ESPINOSA

Président de l'association
Éco Forum

Le problème de sémantique, c'est un peu une façon de brouiller les pistes dans la population. Nous parlons d'écologie, d'environnement, de développement durable. Cela veut dire, d'une façon très simple, que le développement durable est le chef d'orchestre qui va gérer l'environnement, l'économie, le social et la santé. Il va être le chef d'orchestre le plus équitable possible. Environnement et développement durable, cela n'a donc rien à voir. Le développement durable prend toutes les variantes, il essaye de faire des choses. Il n'est donc pas question de compétition.

Cela fait vingt ans que je travaille au niveau associatif et beaucoup d'entre vous me connaissent pour des choses que j'ai faites dans la région. Serge est arrivé à réduire de 80 % les sacs plastiques. Il a commencé par faire pression, par le dialogue et cela a fonctionné progressivement. Lors d'une conférence à Lille, un élu a dit : *“Moi, ton projet m'intéresse.”* C'est ainsi que cela fonctionne.

Je cite cet exemple parce que je crois que le gros problème que nous avons dans cette société... Je n'appartiens à aucun parti politique, j'étais dans un parti mais j'ai démissionné. Cela m'a ouvert toutes les portes des médias avec qui j'ai peut-être fait avancer beaucoup de choses. Quand on dit “environnement”, “développement durable”, “écologie”, 80 % de la population française est politiquement pour l'écologie, le développement durable, l'environnement. Aucun parti, de gauche ou de droite, ne peut dire qu'il représente le développement durable. C'est donc la première notion qu'il faut bien comprendre. Ensuite, pour faire avancer le dossier, chacun a ses difficultés ; vous à la DIREN, vous allez avoir vos contraintes au niveau du gouvernement. Tout le monde va avoir des contraintes. Il est important de se regarder dans un miroir pour se demander ce que l'on peut faire, personnellement, pour améliorer les choses.

Nous avons même ici, autour de la table, des gens qui ont pour mission de voir comment polluer sans que les gens s'en rendent compte ! Il faut le dire, c'est à nous de créer

▼
“Le développement durable est le chef d'orchestre qui va gérer l'environnement, l'économie, le social et la santé”
▲

ce dialogue pour faire changer. C'est pourquoi le développement durable est avant tout l'éducation à l'environnement. C'est la première chose à faire !

Je fais de nombreuses conférences pour nous faire entendre. Je reçois de nombreux appels pour la pollution de l'eau, et nous sommes passés à France 2 sur ce sujet, etc.. Nous sommes dans un monde d'égoïstes, de profit. Nous réunissons les gens qui ont les mêmes problèmes et, finalement, les choses avancent. C'est peut-être cela, la démocratie : que chacun essaye de faire avancer les choses.

Pour l'environnement, chacun doit se donner un rôle. Lorsqu'un citoyen, ou un groupe de citoyens, dit : *"Nous ne voulons pas d'incinérateur ici parce qu'il va nous polluer"*. Je vais jouer sur deux tableaux pour aider ces citoyens à faire pression : la santé et les coûts. Les autres vont jouer sur d'autres tableaux, avec un expert qui dit que l'on peut respirer près de l'incinérateur pendant dix jours, que cela ne fait rien du tout. Peut-être, mais la polémique est importante pour faire avancer les choses.

Dans le même temps, il faut faire attention. Chaque fois que je rencontre un problème écologique, je suis confronté à des experts qui vont dire : *"Ce que vous dites n'est pas vrai"*, pendant que d'autres diront : *"C'est vrai"*. Parfois, nous ne savons pas toujours qui croire, ni comment faire et parfois les citoyens sont perdus. Si chacun de nous veut être honnête, quand je vois cette revue par exemple : Teisseire n'était pas pour le Parc national des calanques. Si le mérite devait revenir à quelqu'un, c'est à la limite à son directeur MILLO.

▼
"La sanction est un moteur, qu'elle soit économique ou réglementaire"
 ▲

Une intervenante Nous nous demandons si l'environnement est un moteur. Après ce qu'à dit Guillaume JOUËT, il est clair que l'économie n'est un moteur que comme sanction. Ce n'est pas l'économie qui fait que nous progressons, en termes de créativité.

Charles-Henry DUBAIL Il a dit que la sanction est un moteur, qu'elle soit économique ou réglementaire.

L'intervenante Oui, vous avez parfaitement raison de me reprendre, je résumais simplement. En revanche, ce qui me paraît intéressant dans la démarche de Serge ORRU et que j'admire profondément, c'est que c'est un petit geste qui a des grandes conséquences. C'est un geste qui engage, car ce n'est apparemment pas grand-chose à faire, mais c'est très répétitif. Ce "pas grand-chose" que nous faisons régulièrement entraîne des changements de comportement. Cela donne peut-être un "quart de bout" de piste sur ce que disait Anne-Marie SACQUET, en accomplissant ce tout petit geste, comme aller chercher son pain en vélo, accompagner les enfants sans voiture, etc., tous les jours, et pas une fois par an. Si nous y parvenions, nous pourrions alors obtenir un changement de comportement qui sera plus important. Peut-être même qu'en mettant la photo de quelqu'un, dont le comportement n'est pas toujours admirable dans tous les domaines, nous l'engageons à s'amender.

Charles-Henry DUBAIL Nous le rendons illustre, sous les lumières, et il est obligé de faire attention. (Rires.)

Didier HOUI Je ressens, de toutes les interventions autour de cette table ou d'autres, qu'il est peut-être un peu dangereux de parler de "moteur". Le système de développement, issu de la révolution industrielle, a fonctionné sur un moteur qui était celui de la production. Je préfère parler d'engrenage, et Serge ORRU disait que nous sommes totalement dans l'engrenage. La porte d'entrée, qui est environnementale, entraîne tout un tas d'autres choses à l'échelle

sociale, économique, etc., des choses bonnes, d'autres peut-être moins. Finalement, ce sont des compromis que nous cherchons dans la philosophie du développement durable. Si nous écoutons les libéraux, nous n'y arriverons jamais ; si nous écoutons les écologistes, au sens un peu militant des années 70, nous n'y arrivons jamais ; si nous écoutons le militant CGT de base des années 70, nous n'y arriverons jamais.

“Ce sont des compromis que nous cherchons dans la philosophie du développement durable”

Nous essayons donc de combiner tout cela dans un système et de voir quel est finalement le meilleur potentiel d'entraînement dans une situation particulière. Il existe “des” développements durables, plutôt que “un” développement durable. Chaque niveau doit générer sa propre porte d'entrée, son propre système d'entraînement. Mais, en parlant de moteur, nous revenons dans un système de dominance. Depuis les révolutions industrielles, l'économie était le moteur, l'outil de production était au centre de tous les intérêts, le reste était du consommable. On ne s'occupait pas de la force de travail ou autres.

Durant les années 20-30, la force de travail est progressivement devenue “ressources humaines” parce que les producteurs se rendent compte que c'est la force de travail qui les a motivés, finalement. Cela fonctionne mieux, on produit mieux et plus.

Tout à l'heure, quelqu'un a parlé de satisfaire les besoins. Ce n'est plus ce que nous faisons. Maintenant, nous créons les besoins. Nous sommes donc dans une logique, un paradis étonnamment suicidaire et le moteur, s'il y en existe un, c'est la survie, ce n'est pas l'économie ou l'environnement. Ces trois axes ou piliers, plus le culturel et l'éthique, etc., doivent s'articuler, se mettre ensemble pour arriver à quelque chose de différent. Lorsque nous disons que c'est une évolution, je ne suis pas d'accord, c'est une révolution. La renaissance était une révolution ; les révolutions industrielles en étaient, bien évidemment, et si nous allons au bout du raisonnement, le développement durable n'est pas une évolution mais une révolution.

“Chaque niveau doit générer sa propre porte d'entrée, son propre système d'entraînement”

Charles-Henry DUBAIL Je rejoins effectivement cette idée de compromis, d'engrenage, mais aussi ce que disait ESPINOSA : “*Le développement durable est un peu le chef d'orchestre qui doit trouver l'équité, le compromis... Ce qui est équitable est forcément issu d'une confrontation*” Il faudrait peut-être réécrire le titre de l'atelier et mettre : “Moteur et développement durable”, nous pourrions trouver un autre mot.

Didier HOUÏ Une dernière petite remarque. Nous parlons souvent de sémantique et il ne faut pas trop s'aventurer dans ce domaine, mais le mot est quand même le vecteur de la communication. Certains mots doivent être réhabilités. Le mot “compromis” doit l'être puisque pour beaucoup c'est la compromission, mais c'est différent.

“Certains mots doivent être réhabilités. Le mot compromis doit l'être”

Un intervenant Notre chance est l'envolée du prix du baril de pétrole. Il va redescendre et faire le yo-yo, mais il sera de toute façon entre 50 et 100 dollars dans les années qui viennent.

Charles-Henry DUBAIL Ce n'est pas tout à fait cela...

L'intervenant Entre 50 et 80 dollars.

Charles-Henry DUBAIL Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Plus le pétrole est cher, plus il appauvrit une certaine tranche de population. Nous savons bien que la technologie environnementale est tout de même plus chère et plus élevée, plus difficile à atteindre et l'exclusion n'est pas "durable".

L'intervenant Si le baril de pétrole est à 20 dollars, nous pourrions continuer à parler pendant des siècles, nous intéresserons peut-être nos enfants, mais, de toute façon, la gabegie continuera. Le pétrole va devenir cher, c'est la fin du pétrole bon marché, c'est certain. À partir de là, nous entrons dans une sobriété de nos comportements. Nous aurons, dans tous les cas, des actions intelligentes, économes, qui vont nous permettre de conserver notre confort sans retourner à l'âge de pierre ; c'est une chance.

Un intervenant Je voudrais aller dans le sens de la représentante du maire. En matière de déchets, nous nous sommes clairement rendu compte que le fait de les trier quotidiennement dans sa cuisine – ce qui peut être un acte considéré comme banal – permet de mobiliser des gens sur l'environnement.

▼
“Nous constatons qu'en leur permettant de faire un acte quotidien, simple, mais avec un impact sur l'environnement et le développement durable, nous leur donnons les moyens d'être de réels acteurs”
 ▲

En novembre 2003, nous avons fait une enquête d'opinion auprès de 6 000 personnes. Nous leur avons posé certaines questions sur le tri des déchets et, en allant plus loin, sur la protection de l'environnement. Nous avons constaté que les gens qui triaient leurs déchets, qui faisaient donc ce geste quotidien dans leur cuisine, étaient beaucoup plus à même, plus préparés, à réaliser une action dans le domaine de l'environnement, comme ne pas jeter un papier dans une rue ou, peut-être, de ne pas prendre sa voiture, mais c'est vraiment la dernière préoccupation des gens.

Nous constatons qu'en leur permettant de faire un acte quotidien, simple, mais avec un impact sur l'environnement et le développement durable, nous leur donnons les moyens d'être de réels acteurs. À partir de là, ils sont prêts à agir en tant qu'acteurs dans d'autres domaines de l'environnement.

C'est ce que nous notons en France et aussi dans la région PACA. Nous constatons que le manque de motivation des gens pour le tri des déchets dans le Sud sont des idées fausses. Les gens le font, à partir du moment où nous leur expliquons les raisons et que nous leur mettons des moyens à disposition.

Charles-Henry DUBAIL Cela fait effectivement l'unanimité. L'action qui déclenche le comportement environnemental amène vers un comportement durable.

Michel GIRAN Je suis d'accord avec tout ce qui a été dit. Le problème commence à être bien cerné.

J'ai une petite remarque qui ne va pas forcément générer de l'optimisme. Tous les historiens qui se sont intéressés à l'évolution de l'environnement depuis une quarantaine d'années, expliquent qu'avant la Seconde Guerre mondiale, il était question de “conservation de la nature” ; ensuite, après la guerre,

“Avant la Seconde Guerre mondiale, il était question de conservation de la nature”

avec la fondation du IUCN, les premières associations, WWF, etc., on a parlé d'«environnement». Dans les années 70, il était question d'«écologie», puis d'«écologie politique», puis, progressivement, nous avons entendu les termes d'«environnement» et de «développement durable».

Tous les historiens qui s'intéressent à ce genre de choses expliquent que, en quarante ans, chaque fois que le concept s'est élargi, la nature a été de plus en plus écartée. Depuis 30 ans, 30 % de la biodiversité a disparu.

Si l'environnement devient un moteur, c'est très bien, mais la réalité historique de ces quarante dernières années est que le concept est passé de conservation de la nature au sens «muséum» – ce n'est pas péjoratif, naturalistes, etc.-, pour arriver au développement durable.

Anne Marie SACQUET

Est-ce que cela ne veut pas dire, Michel, que c'est simplement parce que toutes ces phases successives n'ont pas amené de véritables mutations ? Cela n'a rien changé au système de production, aux modes de croissance.

“Toutes ces phases successives n'ont pas amené de véritables mutations ? Cela n'a rien changé au système de production, aux modes de croissance”

Michel GIRAN

La conservation existe mais elle n'est pas toute jeune. Nous parlions du Muséum d'histoire naturelle ; j'ai appris dans les années 50-55 que les premières grandes expositions itinérantes étaient organisées par le Muséum d'histoire naturelle, et cela s'appelait «*L'homme contre la nature*». C'était une exposition itinérante qui reçut plus d'un million de visiteurs. Cela date des années 50, c'était hier, la conservation existe...

Monica FOSSATI

Directrice de la publication
«EKWO»

Oui, je rejoins ce raisonnement. Il faut savoir si nous considérons l'environnement en y incluant le monde animal et végétal, et éventuellement d'autres éléments, et l'homme, ou bien si nous le considérons en tant que décor. Lorsque vous parlez de papiers jetés sur la voie publique, c'est du décor. Lorsqu'il s'agit des sacs plastiques et des dauphins, nous faisons appel à la sensibilisation, c'est la protection de la nature. Pour la pollution de la ville, c'est entre le décor et l'environnement.

Dans quelle mesure, à quel degré l'homme ressent-il véritablement son environnement comme quelque chose qui le touche et dont il fait partie ? Comment arriver à séparer ces différentes étapes ? S'agissant du grand public ou de la sensibilisation de certaines personnes de pouvoir, que mettons-nous dans cette notion d'environnement ? Dans quelle mesure pouvons-nous déterminer s'il s'agit de sensibilisation ou de protection ?

Je suis encore sidérée de voir «*Fumer tue*» sur des gros paquets de cigarettes : je ne crois donc pas que la santé soit véritablement un moteur. Même si nous parlons de la pollution des villes, de l'air, donc de l'environnement, allons-nous pour autant laisser la voiture au garage ? C'est complexe.

Un intervenant

La «voiture tue», c'est ce que tu veux dire ?

Monica FOSSATI

Oui (*Rires.*). La voiture pollue !

Alain CHAUVEAU Haute-Saône Je voudrais rebondir sur ce qu'a dit Serge ORRU et remettre dans le débat un vieux serpent de mer de l'environnement, l'internalisation des coûts.

Charles-Henry DUBAIL Est-ce nécessaire ? *(Rires)*

Alain CHAUVEAU Oui, mais cela fait trente ans ou plus qu'il existe un conflit entre environnement et économie. Tant qu'il ne sera pas réglé, nous n'avancerons pas. Nous passerons peut-être d'abord par des crises économiques avant de passer par des crises écologiques.

“Cela fait trente ans ou plus qu'il existe un conflit entre environnement et économie”

Une intervenante Ce n'est pas dit. Nous sommes déjà en crise économique...

Un intervenant Nous sommes assez grands pour cumuler les deux !

Charles-Henry DUBAIL En tout cas, le développement durable est le tissu de ce conflit économie-écologie.

Alain CHAUVEAU Nous tentons de concilier l'économie, le social et l'environnement. Quand il est question d'aller chercher son pain à bicyclette, je suis tout à fait d'accord, mais le problème est peut-être aussi de se demander quel pain nous achetons.

Par exemple, on nous dit que les produits “bio” sont 30 % plus chers que les non-bio, mais les “bio” disent que ce sont les produits “non-bio” qui sont 30 % pas assez chers. Tant que nous ne sortirons pas de ce raisonnement, que nous n'irons pas vers une internalisation des coûts, vers la vérité des prix...

En tant que consommateurs, notre première motivation est quand même le prix, il faut être réaliste. J'avais d'ailleurs une question pour Guillaume.

Guillaume JOUËT Je lui ai demandé s'il voulait réagir et il m'a dit non. *(Rires)*



Alain CHAUCHEAU Non, tu m'as parlé tout à l'heure des investissements énormes pour la protection de l'environnement que cela représentait pour toi, Calcia. Ces investissements ont-ils pu être répercutés dans le prix du ciment ?

Guillaume JOUËT Non, ce n'est pas aussi simple que cela, partiellement seulement.

Un intervenant Il existe des subventions pour ces types d'investissements.

Guillaume JOUËT Non, ces aides sont tout à fait minimes si on les compare au montant de nos investissements directs. Mais dans notre industrie de long terme, les investissements sont amortis à très long terme. Les prix ne sont donc pas directement impactés par ceux-ci, même si nous informons nos clients qu'une partie des hausses annuelles se justifient par nos efforts sur l'environnement.

Un intervenant Il va dire : "*Laisse "béton" !*" (Rires)
(*Applaudissements.*)

Guillaume JOUËT Nous savons que ce que nous consacrons à l'amélioration des performances représente environ 30 % de nos investissements, mais il est difficile de faire à l'euro prêt la part consacrée à l'environnement de celle consacrée de manière classique à la modernisation des équipements.

Un intervenant Mais est-ce que cela vient en diminution des marges ?

Guillaume JOUËT Oui, nous cherchons évidemment à les maintenir globalement.

Une intervenante En fait, si nous voulons rester sur le sujet de l'atelier, c'est que la vérité des coûts peut être un levier de changement.

Guillaume JOUËT Oui.

Charles-Henry DUBAIL Nous sommes dans ce qui fait le moteur de l'environnement, dans ce moteur du développement durable. A priori, l'internalisation des coûts environnementaux, donc la pression de la sanction, la pression économique dont parlait Guillaume, ajoutées à la pression réglementaire, sont un moteur de l'environnement. Cependant, internaliser des coûts n'est pas un moteur aussi évident puisque c'est aussi facteur d'évolution technologique.

“L'internalisation des coûts environnementaux, donc la pression de la sanction, la pression économique sont un moteur de l'environnement”

Un intervenant Je ne veux pas être désagréable pour des gens présents mais, par exemple, la taxe sur les nitrates, sur les voitures polluantes, tout cela est "retoqué" ! C'est aussi cela, l'internalisation des prix.

Christian TUA Je voulais faire une intervention, mais elle m'a été en partie soufflée par mon collègue journaliste, cela prouve que des façons de penser peuvent être un peu communes.

Il faut un peu sortir de l'angélisme ; malgré le caractère éminemment sympathique de l'opération sur les sacs plastiques en Corse, malgré ce qui a été souligné de positif sur l'implication de chacun, sur le caractère éducatif, etc., et sans rien vouloir retirer à l'initiative ou à d'autres choses citées, cela ne concerne que des petites choses.

En Corse, il y a deux semaines...

Un intervenant Il n'existe pas d'angélisme en Corse. (*Rires.*)

Christian TUA Au-delà du caractère exemplaire de ce type d'opération, il ne faut pas oublier un aspect essentiel dans ce domaine : l'importance du rapport de force. Quels sont les vrais problèmes ? Excuse-moi, mais cela a été souligné par quelqu'un : un globicéphale qui s'étouffe avec un sac plastique dans la baie de Calvi va, certes, nous faire verser une larme, mais des centaines et des milliers de dauphins sont broyés par des hélices de bateau...

Il ne faut pas négliger l'importance du rapport de force sur ces questions. Le transport par camions en France, ou les dégâts provoqués par l'agriculture dans les eaux souterraines, sont des sujets...

Charles-Henry DUBAIL Et les eaux usées en Méditerranée.

Christian TUA C'est une histoire de rapports de force, une histoire politique.

Suzanne de CHEVEIGNÉ Je veux simplement dire à Serge qu'il a déjà exporté le Festival du Vent à Marseille, cela commence la semaine prochaine. Ce n'est pas sur chaque continent, mais c'est à Marseille.

Le mot "politique" a été prononcé. Nous finissons de vivre un modèle culturel trentenaire. Nous avons d'ailleurs parlé des Trente Glorieuses, etc.

Je prends deux exemples. Concernant l'énergie, le président a dit que nous allons pouvoir développer les biocarburants, mais la raison qu'il invoque n'est pas environnementale : avec un baril à 45 dollars, il devient rentable. Cela m'a choquée. J'intègre malgré tout l'aspect économique : il est nécessaire, je ne fais pas d'angélisme, mais il faut ajouter le reste. Tout simplement il faudra qu'un jour, à cause des pressions, des problèmes de santé, qu'un gouvernement, quel qu'il soit, je ne prends pas position, ait le courage d'ouvrir le tiroir et de prendre des mesures.

**“Il faudra qu'un jour,
à cause des pressions,
des problèmes de santé,
qu'un gouvernement,
quel qu'il soit, je ne prends
pas position, ait le courage
d'ouvrir le tiroir et de
prendre des mesures”**

Les mesures locales ne sont évidemment que locales. À Marseille je fais des travaux dans les fonds marins, etc., mais cela reste local. Il n'y a pas de frontières. Un gouvernement devra un jour mettre en œuvre une politique cohérente, car les actuelles ne le sont pas.

Charles-Henry DUBAIL Une politique nationale ou locale ?

Suzanne de CHEVEIGNÉ Nationale.

Charles-Henry DUBAIL À quel niveau est la vraie politique...

Suzanne de CHEVEIGNÉ Il est acquis que nous appliquons tous de la politique environnementale à l'échelle locale. Pourtant, la véritable politique environnementale doit évidemment se faire au niveau des États, à l'échelle européenne. C'est ce que les jeunes doivent projeter, nous avons la dimension de ce que peut être une politique globale de développement durable.

“La véritable politique environnementale doit évidemment se faire au niveau des États, à l'échelle européenne.”

Charles-Henry DUBAIL Mais vous voyez déjà le problème qui se pose localement. Je suis souvent à Toulon. La Seyne et Toulon ne se parlaient pas jusqu'au moment où ils sont enfin devenus de la même couleur politique ; que ce soit de droite ou gauche, peu importe, ce n'est pas le problème. Ils ont enfin commencé à agir sur les questions de traitement des déchets.

Suzanne de CHEVEIGNÉ De contrats...

Charles-Henry DUBAIL Mais cette opposition locale a généré trente ans d'immobilisme !

Si le local est aussi difficile à assurer, assumer et réviser, comment pouvons-nous imaginer que l'Europe puisse être plus performante?... Nous pouvons l'espérer et j'en suis convaincu, mais...

Un intervenant N'oubliez pas les régions.

Suzanne de CHEVEIGNÉ N'oubliez pas, quand même, que nous sommes maintenant dans une grande démocratie, et c'est une chance, ce qui n'a pas toujours été.

Ce qui a fait avancer les problèmes environnementaux, en France ou ailleurs, ce sont des mesures européennes. Je ne suis pas une fanatique de l'Europe, mais c'est un moteur qui amène une cohérence et qui donne une politique globale en matière d'environnement. Je suis la première à mener des politiques locales, mais elles doivent s'intégrer.

“Ce qui a fait avancer les problèmes environnementaux, en France ou ailleurs, ce sont des mesures européennes”

Quant à la couleur politique, droite ou gauche... Je veux faire des récifs artificiels au fond de la Méditerranée. Il est nécessaire d'être une élue du peuple, d'avoir un support pour pouvoir le réaliser. Mais, au-delà, il faut peut-être élargir à l'échelle européenne.

Charles-Henry DUBAIL Très bien, je vous remercie.

J'ai noté que nous avons fortement parlé d'éducation à l'environnement, du geste qui déclenche le comportement de développement durable.

Nous avons également évoqué l'importance des groupes de pression et du rapport de force nécessaire pour faire avancer les choses. Le développement durable est le chef d'orchestre, et plus encore, celui qui cherche la solution la plus équitable, le compromis. C'est un engrenage, plutôt qu'un moteur, nécessaire à l'environnement en termes de développement durable, sans oublier un préalable qui s'impose, l'internalisation des coûts.

Enfin, pour finir, mener une politique globale en matière d'environnement local est nécessaire.

▼
**“Nous avons également
évoqué l'importance
des groupes de pression
et du rapport de force
nécessaire pour faire
avancer les choses”**
▲

